Document généré le 24 sept. 2024 10:33

Vie des arts

Vie des arts

Tour d'horizon de l'Art canadien

J. Russell Harper

Numéro 26, printemps 1962

URI : https://id.erudit.org/iderudit/55163ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Harper, J. R. (1962). Tour d'horizon de l'Art canadien. *Vie des arts*, (26), 28–37.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1962

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La peinture canadienne s'honore d'une tradition trois fois centenaire. Aux premiers jours de la colonie, elle s'appuya sur les formes d'art alors en faveur tant en France qu'en Angleterre. Au cours du 20e siècle, les peintres canadiens évoluèrent graduellement vers une certaine harmonie décorative, un charme naïf et un usage de plus en plus prononcé des couleurs vives, dégageant ainsi des caractéristiques bien spécifiques de l'esprit et de la nature du pays. Le mouvement paysagiste tout à fait unique du début du 20e siècle marqua un tournant décisif: pour la première fois la peinture s'imposa sur un plan national. Et les années d'après guerre ont vu le Canada prendre plus d'ampleur au sein des mouvements artistiques internationaux, amenant ainsi la peinture canadienne à une maturité certaine.

Tour d'horizon de l'Art canadien

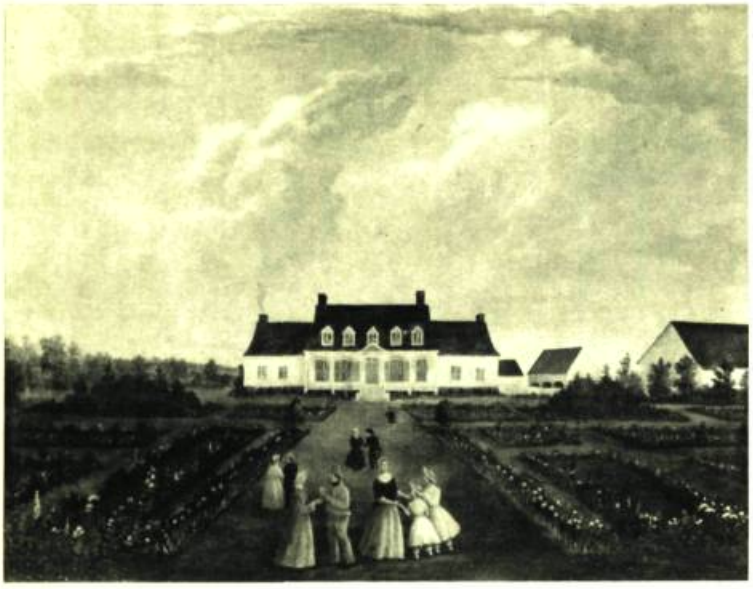
J. Russel Harper,
Conservateur de l'Art Canadien,
Galerie Nationale du Canada.

L'Abbé Hugues Pommier, qui fut le premier peintre de chevalet au Canada, quitta la France en 1662. Après avoir passé un premier hiver à Terreneuve, il vint s'installer à Québec où il compléta deux esquisses maintenant conservées dans l'ancien Hôtel-Dieu. Ces premiers tableaux, un portrait et une scène représentant le « Martyre des Jésuites » copiée d'une ancienne gravure, furent l'œuvre d'un prêtre. Au cours du siècle suivant, la peinture canadienne revêt un caractère presque uniquement religieux: la plupart des artistes sont des prêtres et des religieuses. Si la peinture de l'époque représente des scènes bibliques destinées à la décoration et à la parure des églises ou encore à la propagation un tant soit peu didactique de la foi, par contre, les ex-voto se rapprochent davantage de l'art populaire, ce qui ne les empêche pas d'être suspendus dans les églises en commémoration d'évènements miraculeux.

Au cours des années 1670 et 1671, le séjour de quinze mois que le Frère Luc fit à Québec, fut particulièrement propice et opportun. Né à Amiens, Claude François avait été l'élève de Simon Vouet. Ensuite, il se rendait à Rome afin de copier les œuvres de Bassano et d'étudier Raphaël et les autres maîtres. Il collaborait avec Poussin à la décoration du Louvre. On trouve plusieurs de ses œuvres dans les églises récollettes situées autour de Paris. Frère Luc accompagna certains Récollets venus s'établir au Canada. Il fut l'architecte de diverses constructions à Québec et fit les portraits de Talon et de Monseigneur de Laval au cours de la longue traversée transatlantique d'alors. Par la suite,

Page ci-contre : Frère Luc. (1614-85). La Sainte Famille à la Huronne. 1671. 44" x 38" (112 x 96,80 cm). Couvent des Ursulines, Québec.

Ci-dessus : Ex-voto. Attribué à Michel Dessaillant. Mme Riverin et ses enfants. 1671. Basilique de Sainte-Anne de Beaupré, Québec.



Ci-dessus : Joseph Legaré. (1795-1885). Propriété du peintre à Gentilly. 27" x 36" (68.80 x 91,70 cm). Collection de M. et Mme Maurice Corbeil.

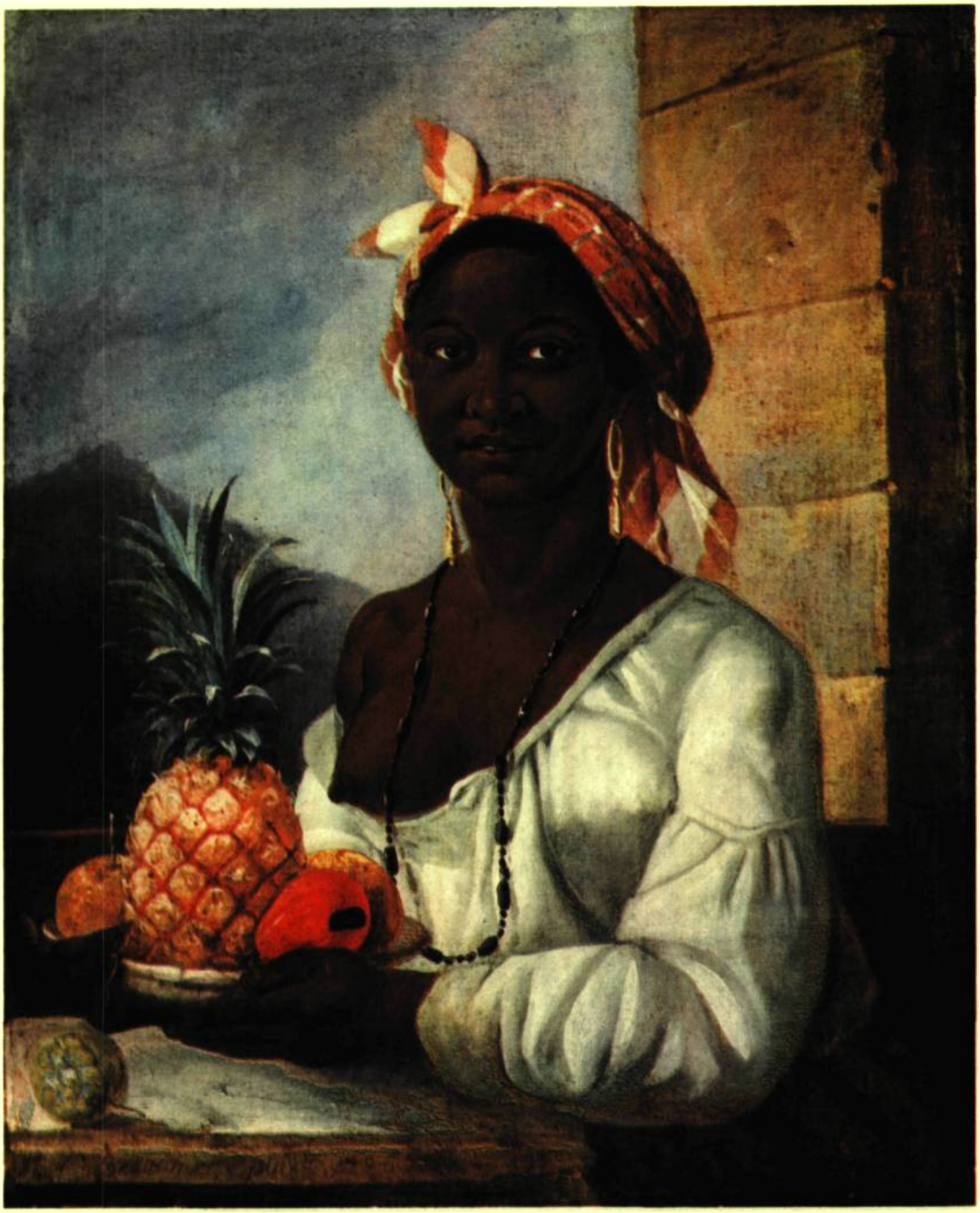
Ci-dessous : Paul Kane. (1810-71). Indiens au jeu. 18" x 29" (45,85 x 74 cm). Galerie nationale du Canada.

Page ci-contre : François Beaucourt. (1740-94). Portrait d'une négresse. 1786. 27½" x 22¼" (70 x 56,70 cm). Musée McCord, Montréal.

il exécuta certains tableaux religieux tel celui représentant « La Sainte Famille et l'Enfant Huron ». Son œuvre est la première à représenter le paysage laurentien. A son retour en France, Frère Luc fit parvenir au Canada de nombreuses œuvres, constituant ainsi au Québec une collection qui contribua à développer le goût existant alors dans la colonie.

Un grand nombre de peintres travaillèrent en Nouvelle-France. Les Relations des Jésuites nous expliquent comment le Père Chauchetière peignait d'impressionnantes scènes du Ciel et de l'Enfer à l'usage des catéchumènes iroquois. Michel Dessaillant exerça son art au cours de ses nombreux périples entre Détroit, Montréal et Québec de 1707 à 1710. Le Père Lauté décora sa chapelle de Tadoussac et fit à Québec plusieurs portraits en 1724 et 1725 Il faut aussi mentionner le Père Jean Guyon, né à la colonie en 1659. D'origine paysanne, de santé fragile et protégé de Monseigneur de Laval, il dessina une remarquable série d'études sur les plantes indigènes. Enfin Paul Beaucourt, officier de génie sous monsieur de Frontenac, ne manqua pas de talent. L'Eglise, de son côté, encouragea les arts, et la peinture était enseignée à l'école des arts et métiers fondée en 1684 à Saint-Joachim par Monseigneur de Laval. On tenta d'y améliorer la qualité des travaux. On y enseigna en particulier la sculpture sur bois destinée à l'embellissement des églises; la sculpture sur bois d'ailleurs était tout aussi appréciée que la peinture et l'architecture. Cette évolution artistique fut toutefois temporairement interrompue par la débâcle de la guerre de Sept Ans. La paix revenue, le pays s'enrichit de la tradition anglaise tout en conservant les anciennes méthodes françaises.

Les officiers de métier de l'armée anglaise en garnison au Canada furent les premiers paysagistes du pays. Leur art profane se distinguait nettement de l'art religieux de la Nouvelle-France. Plusieurs de ces officiers avaient auparavant étudié avec Paul Sandby, l'éminent aquarelliste. L'officier et « gentleman » anglais se devait de connaître la peinture et de manier le pinceau. Le plus important de ces militaires fut Thomas Davies; il vécut au Nouveau-Brunswick en 1748 et le long du Saint-Laurent au cours de la seconde moitié du siècle. Heriot, Cockburn, Darntell et d'autres aussi suivront la voie ouverte par Davies, mais ils seront



Ci-dessus : Lucien O'Brien. (1832-99). Lever de soleil sur le Saguenay. 1880. Galerie nationale du Canada.

bientôt remplacés par des artistes professionnels: James Duncan se fera peintre de la vie montréalaise au service de riches marchands canadiens originaires d'Angleterre et d'Ecosse.

De tous ces artistes professionnels, le plus renommé fut sans contredit Cornelius Krieghoff. Ayant étudié à Dusseldorf, il peignit la vie québécoise et sut vendre une production énorme à des villageois, des officiers et à des amateurs désireux de conserver un souvenir du Nouveau Monde.

Après 1763, la guerre interrompit la production artistique du groupe canadien-français. Mais les églises durent être reconstruites et de ce fait l'Eglise reprit son rôle traditionnel de mécène, commandant des tableaux destinés aux nouveaux lieux du culte. Un grand nombre de peintres importants du Canada français contribuèrent à développer cette tradition toujours vivante aujourd'hui. Ainsi Antoine Plamondon œuvra dans plusieurs églises et eut maille à partir avec les Messieurs de l'église Notre-Dame de Montréal qui lui reprochaient son « modernisme ». L'aristocratique Louis Dulongpré vers 1800 ainsi que Charles Gill à la fin du siècle contribuèrent à cette évolution artistique. Mentionnons enfin l'ermite de Saint-Hilaire, Ozias Leduc, qui jusqu'au début de notre siècle travailla activement à la décoration des églises québécoises.

On ne peut assez insister sur l'influence de François Beaucourt, le premier artiste canadien-français à acquérir une notoriété après les années de guerre. Fils de Paul Beaucourt, premier artiste canadien véritable Beaucourt quitta le sol natal afin de poursuivre ses études en France après la guerre de Sept Ans. Il fut ainsi l'initiateur de cette coutume maintenant traditionnelle qu'ont les artistes canadiens d'étudier à l'étranger, soit en France, en Angleterre, à New York, en Allemagne ou en Belgique. A Bordeaux, Beaucourt devint l'apprenti de Joseph Camague, épousa la fille de son maître, voyagea par toute l'Europe et, après quinze ans d'absence, rentra au pays pour peindre à Québec et à Montréal. Sa réclame montréalaise parue en anglais et en traduction française dans le journal « The Gazette », montre bien la versatilité de ce peintre.

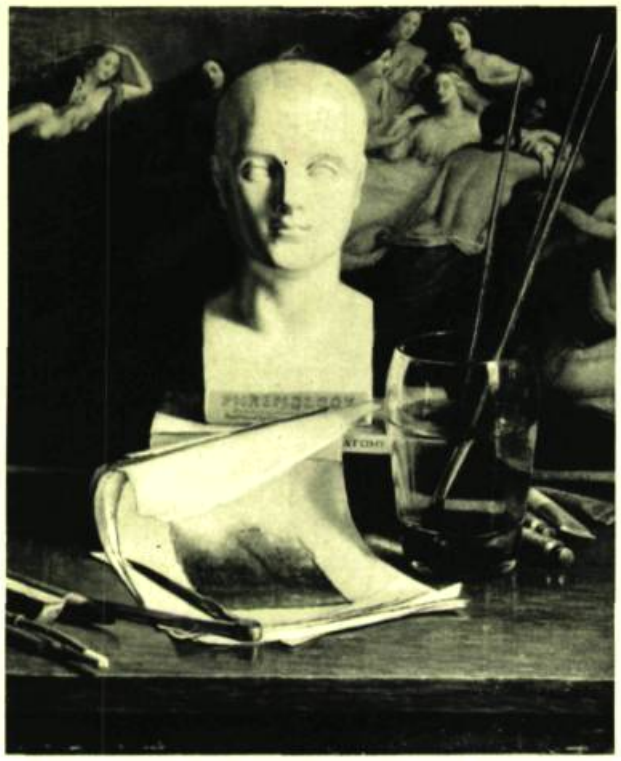
« Beaucourt, Peintre canadien,

Membre de l'Académie de Peinture, Sculpture et Architecture de Bordeaux, associé à celle de Paris.

Il prend la liberté d'informer les amateurs de ces arts, qu'il peint les portraits à l'huile; qu'il exécute aussi les peintures d'histoire et les paysages. Il entreprend de peindre les scènes théâtrales; s'étant appliqué particulièrement aux paysages géométriques et aériens, il a trouvé un encouragement considérable dans plusieurs villes de l'Europe savoir, Paris, Saint-Petersbourg, Nantes, Bordeaux, où il a suivi ces Arts comme une profession. Il entend l'art d'orner les appartements dans le goût le plus élégant, le plus nouveau et le plus riche, en les peignant à l'imitation de chaque architecture, bas reliefs, ou selon le goût arabe. Il entreprendra à faire des élèves dans aucune branche de peinture qui leur paraîtra le plus convenable suivant leur désir et leur goût.

Son adresse est, chez M. Belair, rue St-Jacques, proche de la porte St. Laurent, No 9.

Montréal, le 14 juin 1792 ».



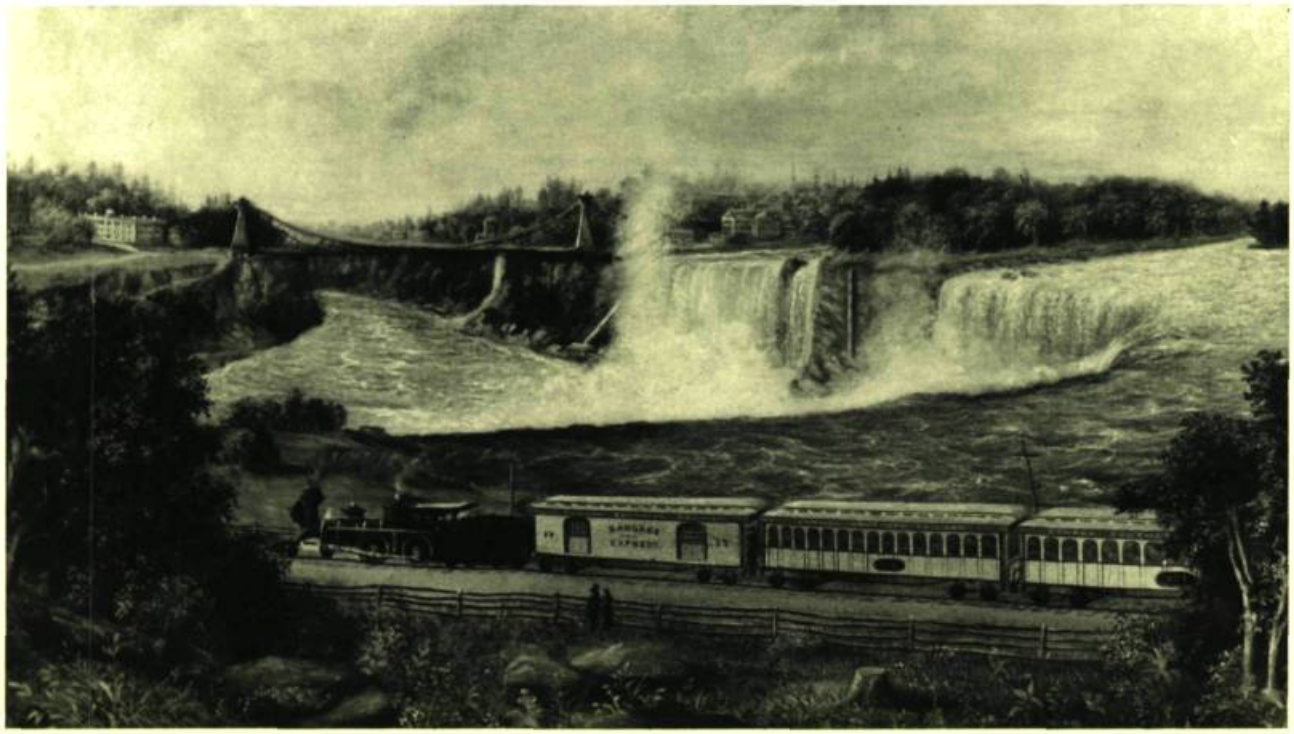
Ci-dessus : Ozias Leduc. (1864-1955). Phrénologie. 13½" x 11" (34 x 27,75 cm). Collection de M. et Mme Maurice Corbeil.

Ci-dessus : Théophile Hamel. (1817-70). Autoportrait. Vers 1827. Collection de l'Université Laval, Québec.

Plusieurs des œuvres de Beaucourt parvenues jusqu'à nous, représentent non pas des membres du clergé, mais des bourgeois à l'aise. Son portrait d'une négresse constitue une initiative unique au Canada, de même sa grappe de fruits tropicaux, première véritable nature morte en ce pays.

Beaucourt mourut jeune. Au cours du demi-siècle suivant, le portrait fut en grande demande. Un allemand du nom de Wm. von Moll Berczy peignit à Québec en 1809 une œuvre de pur classicisme. Plamondon étudia à Paris sous Guérin, lui-même élève de

Ci-dessous : Robert Whale. (1805-87). The Canada Southern Railyay at Niagara. Vers 1870. Galerie nationale du Canada.



David; de retour au Canada, il exécuta des portraits, excellents exemples d'œuvres classiques. Pour sa part, Théophile Hamel traversa l'Atlantique pour étudier en Europe et en ramena la manière romantique propre à Delacroix et à ses disciples. Son autoportrait nous montre le jeune artiste au centre d'un paysage, s'abandonnant à de poétiques et romantiques rêveries. Ajoutons que de nombreux artistes, itinérants anonymes voyageaient à travers le pays faisant d'innombrables portraits d'un charme naïf, non sans valeur.

Le portrait connut, au début du 19ième siècle un succès considérable qui s'étendit en Ontario et dans les provinces atlantiques. Les premiers pionniers européens de ces quatre provinces furent en général des américains demeurés loyaux à la Couronne. Ils quittèrent la Nouvelle Angleterre où le portraitiste Copley était célèbre. Réinstallés au Canada, les loyalistes firent revivre leurs anciennes coutumes et s'empressèrent de commander des portraits en signe du bien-être retrouvé. Robert Field débarquait d'Angleterre à Halifax en 1808 après un séjour fructueux aux Etats-Unis où il avait peint les portraits de Thomas Jefferson et, pour sa veuve, Georges Washington. Nous lui devons de nombreux portraits des résidents de Halifax y compris celui du gouverneur Wentworth. Mentionnons également William Valentine qui eut beaucoup de succès à Halifax à la même époque. Enfin, des artistes itinérants visitèrent tour à tour Sain-Jean, Charlottetown et Halifax; ils peignirent de grands et dispendieux portraits, ou de petites miniatures peu fut pas en reste. Vers le milieu du siècle, des artistes torontois, tel Georges Théodore Berthon, remplissaient le rôle de portraitistes officiels.

Mais la photographie à bon marché fit son apparition au Canada en 1842, et l'artiste dût faire face à la féroce compétition du photographe. Certains pragmatistes comme T. H. Wentworth n'hésitaient pas à

J. E. H. McDonald. (1873-1932). The Solemn Land. 1921. 48" x 60" (122,25 x 153 cm). Galerie nationale du Canada.

Marc-Aurèle de Foy Suzor-Côté. (1868-1937). Le ravin à Gosselin au printemps. 1921. Huile sur toile. 29" x 36" (74 x 91,70 cm). Musée des Beaux-Arts de Montréal.

faire de la réclame comme portraitistes à l'ancienne manière ou comme daguerréotypistes nouvelle mode. En Ontario, Robert Whale se destina à la peinture décorative et se fit paysagiste populaire en peignant des œuvres du genre de « The Canada Southern Railway at Niagara », dont il fit plusieurs copies qu'il vendait à des gens du pays fiers du développement ferroviaire et sensibles à la vision romantique de la grande cataracte. La photographie marqua la fin de la grande époque du portrait et l'artiste dut s'intéresser davantage aux autres formes de la peinture.

Le romantisme qui avait tant inspiré Hamel, était devenu le ferment d'un âge artistique nouveau alors que les philosophes de l'ancien monde admiraient la nature inviolée et les peuples primitifs non contaminés par l'amollissante civilisation moderne. L'américain Catlin peignit alors l'Indien de l'ouest tandis que les artistes de l'Ecole de la Rivière Hudson s'attaquèrent au paysage américain. Cette fièvre eut tôt fait de se répandre au Canada. Légaré peignit les chutes du Québec et Charles Huot se laissa entraîner par le romanesque de l'histoire. Paul Kane s'élança vers les Prairies pour y peindre une remarquable série de tableaux représentant les Indiens du Canada. Ils servirent de thème à d'autres encore, sans doute moins talentueux : siviteurs anglais et français que fascinait l'Indigène. Lorsque Zacharie Vincent, ce Huron de Lorette, s'adonna à la peinture, son œuvre créa un intérêt considérable.

L'influence romantique se faisait encore sentir lorsque le Marquis de Lorne, gouverneur-général du Canada, et son épouse la Princesse Louise, fille de Sa Majesté la Reine Victoria, décidèrent que le Dominion était assez mûr pour y créer une Académie royale canadienne des Arts. Lucius O'Brien en fut le premier président et à cette occasion fit cadeau à l'Académie de son romantique « Lever du Soleil sur le Saguenay ». Antoine Plamondon, déjà âgé et retiré des milieux artistiques fut choisi comme vice-président de l'Académie. Il présenta une « Nature morte aux pommes et raisins », œuvre d'une beauté et d'un éclat insurpassés; le vase d'albâtre qu'on y voit semble réfléter son classicisme antérieur. (*Vie des Arts No 3*). Les plus grands noms des premières années de l'Académie furent sans conteste ceux de Robert Harris de Charlottetown et de Montréal, Homer Watson de Doon, Otto Jacobi de Montréal et John A. Fraser qui

Jack W. Humphrey. (1901). Shore at Night. 1958. 30" x 40" (73,85 x 102 cm). Galerie nationale du Canada.

Emily Carr. (1871-1945). Cumshewa. 1942. 20¼" x 29¼" (51,60 x 74,50 cm). Galerie nationale du Canada.

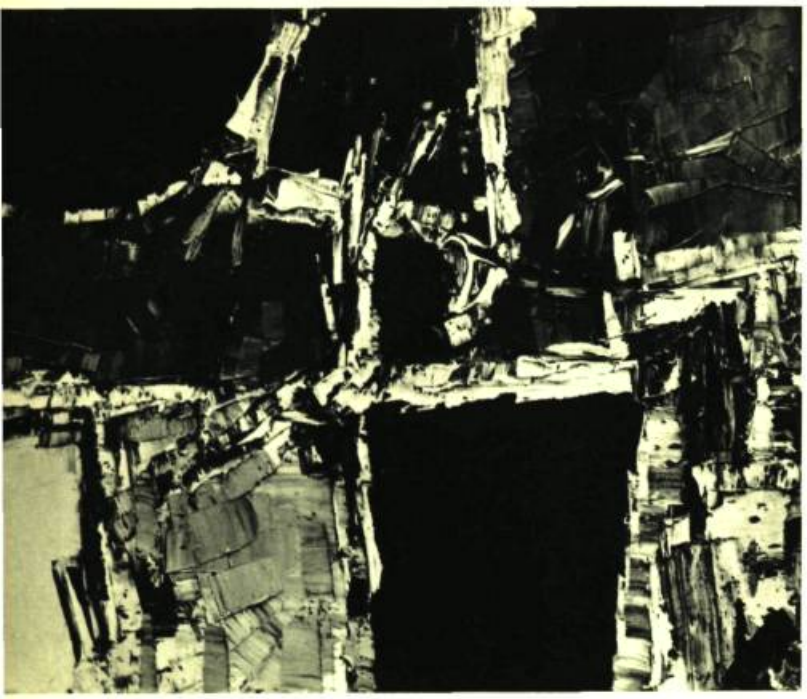
était au service du photographe Notman. Horatio Walker, peintre de la vie paysanne de l'Ile d'Orléans, se joignit par la suite à ce cénacle. En 1907 Maurice Cullen en fut aussi membre; vers 1900, il avait introduit l'impressionnisme dont Suzor-Côté et d'autres s'emparèrent rapidement.

Le canadien expatrié que fut James Wilson Morrice, était parfaitement au courant de l'évolution artistique de son temps. Il se tint à l'écart des courants canadiens, s'associant plutôt aux mouvements parisiens et se liant d'amitié avec Matisse et d'autres peintres avant-gardes de l'époque. Morrice fut le premier canadien qui acquit une renommée internationale. (*Vie des Arts No 12*).

Par leur opposition et leurs violentes attaques, les critiques à tendance académique fermés à l'évolution normale de l'art ne furent pas étrangers à l'éclosion d'une nouvelle ère de la peinture canadienne au moment de la première guerre mondiale. Ce mouvement fut lancé par Tom Thomson, guide, bûcheron et artiste doué d'un sens remarquable du dessin et qu'émouvait profondément la forêt du Nord. Il peignit les mille aspects de la forêt du parc Algonquin en des esquisses et des toiles aux tons sensoriels, vifs et purs. Ses adeptes s'inspirèrent directement de ses tendances et à sa mort survenue en 1917, se firent les champions de sa liberté d'expression. Tous ces paysagistes possédaient un sens aigu de la forme et du mouvement. Leur facture tenait à la fois de la peinture post-impressionniste, de l'affiche et des autres formes de l'art commercial dont ils devaient tirer leur subsistance et enfin, de la peinture scandinave. Une équipe, le « Groupe des Sept », permit enfin aux Canadiens de considérer pour la première fois, dans des expositions conjointes, la peinture comme manifestation de leur identité nationale. Lawren Harris, l'âme dirigeante du mouvement, était un peintre théorique et quasi non-figuratif. Carley, artiste des plus sensible, fut le seul à ne jamais se limiter: jusqu'à la fin il s'adonna au portrait, tout comme au paysage. A. Y. Jackson alla jusqu'aux coins les plus reculés du pays; il fut le meilleur publiciste du mouvement. D'autre part, Arthur Lismer, grâce à son enseignement (qu'il poursuit toujours d'ailleurs) rallia un public de plus en plus ouvert à l'art d'aujourd'hui. Frank Carmachaël fut le meilleur dessinateur du groupe; J. E. McDonald, le poète. Par contre, paysagiste et peintre de genre, Franz Johnson quitta rapidement ce groupe. Tous peignirent le pays à son échelle véritable: énorme bouclier pré-cambrien inhabité avec ses rochers et ses arbres, ses montagnes, ses glaces arctiques et ses paysages de neige. Leur philosophie et leur influence domina la peinture canadienne pendant toute une génération.

D'autres artistes dont plusieurs ne furent que de simples imitateurs suivirent. Sans subir ces influences, Emily Carr peignit avec une très grande sensibilité l'Indien de la Côte pacifique et son art. A Winnipeg, L. L. Fitzgerald fut un paysagiste d'une poésie sensible; ses natures mortes sont de la même veine. Il se joignit aux « Sept » tout en ne se laissant jamais dominer par eux. Marc-Aurèle Fortin, peintre montréalais, travailla aussi dans le même esprit. D'autre part, Carl Schaefer, et avec lui d'autres artistes régionaux s'attachèrent au milieu rural ontarien. Tout à fait en dehors de ce courant David Milne, personnage remarquable, peignit à la manière fauve des paysages avec l'éclat d'un Derain et d'un Vlaminck. Seul canadien participant à la grande exposition américaine de l'« Armory », ses tableaux voisinent avec ceux de Matisse dans le catalogue. Par la suite, il s'affirma dans des recherches d'esthétique personnelles.

Mais les cycles se modifient et le nom d'un nouveau peintre est souvent annonciateur de mouvements révolutionnaires destinés à remplacer les anciennes influences comme celle du groupe des « Sept ». C'est au cours des années 30 et 40 qu'Alfred Pellan acquit sa notoriété. Etabli à Paris où il rencontra Picasso, il subit son influence ainsi que celle de Miro et des autres surréalistes. Sa manière est celle de l'Ecole de Paris. Son retour au Canada en 1940 marqua le réveil de la peinture créative au Québec qui se détacha alors des anciennes traditions pour se rallier en partie à l'Ecole de Paris A son retour définitif après un second séjour à Paris où il eut une exposition spectaculaire au Musée d'Art Moderne, Pellan dût bientôt partager la gloire avec le regretté Paul-Emile Borduas et le jeune et brillant Jean-Paul Riopelle. Il existe une ressemblance superficielle entre la peinture de Borduas et celle de Riopelle mais leurs conceptions fondamentales se distinguent en fait très nettement. Tous deux firent partie des cercles artistiques montréalais pendant la guerre et souscrivirent au « Refus global » en signe



Ci-dessus : Jean-Paul Riopelle. (1923) Soleil noir. 1958. Huile sur toile. 31½" x 39" (80,25 x 100 cm). Collection de M. et Mme Maurice Corbeil.

Ci-dessous : Paul-Emile Borduas (1905-1960). Chant d'été. 1955. Huile sur toile. 42" x 36" (107 x 91,70 cm). Collection de M. et Mme Gérard Beaulieu.

Page ci contre : Jean McEwen (1923) Verticale Nocturne. 1961. Huile sur Toile. 59¾" x 39¼" (152,25 x 100 cm). Collection particulière, Montréal.

de protestation contre les vieilles formules. Trouvant leur inspiration chez Ozias Leduc, symbole de l'art canadien-français, ils s'adonnent alors au paysage avant de se rendre à Paris. Borduas devient purement non-figuratif pendant ses dernières années, produisant des effets de surface d'une beauté pure et classique qu'il tire de son esprit intuitif et introspectif. Par contre, Riopelle est un romantique s'efforçant d'obtenir des effets de surface éclatants mais qui procèdent de la nature. D'un coucher de soleil, il saura reproduire l'essentiel jusqu'à l'abstraction de façon étonnamment énergique. Riopelle est un fervent adepte de la vie à l'extérieur : les lacs, les rivières, les forêts et les rochers de son pays natal, la beauté solennelle des Alpes et les rivages maritimes éloignés l'émeuvent profondément. De même Edmund Alleyn trouve son inspiration dans la nature, mais souvent selon une harmonie plus douce et plus voilée. En plus de ces géants bien connus, des artistes, tel Jean-Paul Lemieux, peignent avec un profond raffinement de nostalgiques paysages ou des études de figures. Jean McEwen a pour sa part découvert une texture des surfaces à la fois émotive et nostalgique. Enfin, Charles Gagnon représente admirablement tout un groupe de jeunes artistes d'un talent prometteur. Ces noms pris au hasard sont ceux de quelques peintres du Québec dont plusieurs poursuivent une voie audacieuse et indépendante.

Le Canada français a l'avantage de former une communauté artistique très compacte. Par contre, les artistes anglophones, répandus par tout le pays, ont du mal à offrir une représentation collective d'eux-mêmes. Dans l'Est du pays, le Nouveau-Brunswick s'enorgueillit de Jack Humphrey, peintre non-figuratif, et d'Alex Colville, magicien du réalisme. A Toronto, le vigoureux expressionniste abstrait qu'est Harold Town a galvanisé ses adeptes les amenant à une étonnante activité créatrice. D'autre part, Kazuo Nakamura aspire au raffinement de la beauté orientale, faite de lignes nuancées et de couleurs estompées. Graham Coughtry, est friand des surfaces libres. Au milieu des Prairies, Régina s'est réveillée depuis peu lorsqu'un groupe de cinq artistes étroitement liés — Lockhead, Bloore, Mackay, Godwin et Morton — sont très vite devenus, par leur esprit de recherche, les plus avancés de tous les peintres canadiens. Ils tendent vers une remarquable économie de moyens, une facture et une qualité des surfaces inhabituelles en une création entièrement non-figurative. Par contre, les peintres de la Côte de l'Océan pacifique, après un départ plein de promesse, poursuivent leurs travaux avec une certaine lenteur; il semble que la barrière rocheuse les ait coupés du reste du Canada. Mais Vancouver nous offre Shadbolt, Korner, Swartz et Tanabe, alors que Victoria est fière de Sieber et de Margaret Petersen qui, à l'heure actuelle, est la seule artiste canadienne de marque tirant son inspiration de l'Indigène. Au cours des prochaines années, nous sentirons à travers le pays de plus en plus l'influence d'un grand nombre de peintres qui en ce moment manifestent déjà un grand talent.

J. Russel Harper.